

— N'interviendrez-vous pas ? dis-je au maître d'école.

— Intervenir ! je m'en donnerai bien de garde. Ce n'est pas une rixe, cela. Il n'y a ni coups donnés, ni coups reçus. Ces marmots pourraient faire moins de bruit, j'en conviens ; mais, tels que vous les voyez, avec leurs figures rouges et leurs cris sauvages, ils sont peut-être en train de rendre un grand service à cette petite Méret. Oui, c'est bien elle ; elle a beau cacher sa figure, je la reconnais bien.

Les gamins, quand ils furent fatigués de crier, se retirèrent un à un. Quand le dernier fut parti, la petite fille s'esquiva. Nous la vîmes d'abord regarder autour d'elle avec défiance, puis tourner le coin, et prendre sa course en rasant les murs.

Je pris alors le bras du maître d'école, et je lui dis :

— Expliquez-moi quel service ces vauriens ont pu rendre à cette petite fille, et pourquoi vous avez autorisé une scène qui m'a paru quelque peu scandaleuse.

Il sourit et me dit :

— D'abord, je n'ai pas, à proprement parler, autorisé cette scène, puisque je n'y ai assisté qu'*incognito*. Soyez tranquille ; je ne dirai jamais à mes écoliers : " Mettez-vous aux troussees de celui-ci ou de celle-là, et donnez-lui un bon charivari." Mais il y a des cas où je ne suis pas trop indigné que les enfants prennent l'initiative. Voyez-vous, il y a parmi les enfants des caractères sur lesquels la honte seule, et la honte bien visible, bien palpable, et comme qui dirait un bon affront public, puisse avoir de l'action.

Les enfants sont, comme les hommes, plus que les hommes peut-être, les humbles esclaves de l'opinion publique. Or, pour eux, la vraie opinion publique, c'est l'opinion de leurs camarades. Je sais que l'opinion publique est sujette à se tromper, et qu'elle commet parfois de bien lourdes sottises ; mais, d'abord, je la surveille, comme vous avez pu le voir ; ensuite, lorsqu'elle frappe juste, comme en même temps elle frappe très-fort, elle produit plus d'effet que tous les discours du mentor le plus sage et le plus éloquent. Dans l'affaire de cette petite Méret, l'opinion publique a raison, et c'est la fillette qui a tort. Voilà pourquoi j'ai laissé l'opinion publique se manifester si librement, quoiqu'elle ait pris, je l'avoue, des formes un peu grossières et un peu sauvages.

Cette petite fille, qui d'ailleurs n'a pas un mauvais naturel, est d'un orgueil insupportable. Ce vice, poussé à l'excès, l'entraîne dans une foule de détours et de fautes où il semble, au premier abord, que l'orgueil n'ait rien à voir, et où la dignité personnelle se trouve fort compromise.

Si elle fait quelque sottise, plutôt que de l'avouer franchement, elle s'engage dans une série de mensonges grossiers qui ne trompent personne. Elle sait qu'elle ment ; elle voit qu'on ne la croit pas : par orgueil, néanmoins, elle persiste ; ni conseils, ni menaces, ni punitions, n'y peuvent rien. Si elle ne sait pas sa leçon, elle soutient qu'elle l'a apprise ; elle le soutient effrontément, à la face d'Israël. Si elle joue avec les autres enfants, pour rien au monde elle ne voudrait reconnaître qu'un camarade est plus léger, plus adroit, plus avisé qu'elle. Elle aime mieux mettre le désordre dans la partie commencée que de laisser un autre enfant jouir d'un triomphe qu'il aurait remporté sur elle.

Ce matin, les enfants avaient organisé un jeu qui est fort à la mode depuis quelques jours, le jeu de la diligence. Il y a place pour tout le monde dans ce jeu. Les uns font les chevaux, les autres les voyageurs ; tel autre l'aubergiste du relais, et tel autre encore le conducteur. Cette petite fille s'était mis en tête d'avoir la place de conducteur, qui est fort recherchée. On la força à rester dans son rôle de cheval ; elle en témoigna beaucoup de mauvaise humeur, et essaya d'empêcher le jeu. Je voyais tout cela du haut de ma fenêtre.

Au commencement du troisième relais, elle allongea sournoisement la jambe, le conducteur trébucha et tomba sur le nez. Comme l'heure d'entrer en classe était arrivée, je frappai dans mes mains, et tout le monde rénta. Le procès de la tricheuse ne put être jugé séance tenante ; mais vous voyez qu'elle n'a rien perdu pour attendre.

J'avais d'abord l'intention de la retenir après les autres, de la chapitrer, et de lui faire copier un verbe ou deux. Mais comme je savais d'avance que tout cela serait peine perdue, je l'ai abandonnée à la justice de ses camarades. Seulement, comme vous l'avez vu, je surveillais l'exécution pour empêcher les choses d'aller trop loin. J'aimerais mieux prendre d'autres moyens avec elle ; j'aimerais mieux faire appel à des sentiments plus nobles, et m'appuyer sur des principes plus élevés ; mais j'ai échoué complètement dans cette voie. Il ne me reste plus que deux choses à faire : ou, comme dit Molière en parlant de son malade, " l'abandonner à l'acreté de sa bile et à la féculence de ses humeurs ", ou user du dernier moyen que l'expérience met à ma disposition.

— Je vous connais trop bien, lui dis-je, pour n'être pas sûr d'avance que vous ne l'abandonnerez pas ; mais, au moins, ce dernier moyen qui, je l'avoue, me répugne un peu, êtes-vous sûr qu'il soit infailible ?

— Infailible ! comme vous y allez. Je dis simplement qu'il est efficace, et encore pas toujours. Nous autres, pauvres éducateurs de l'enfance, nous n'avons pas de recettes infailibles. Vous rappelez-vous cette parole d'Ambroise Paré, si belle dans sa modestie : " Je le pense, Dieu le guérit." Nous aussi nous pensons nos malades, et Dieu les guérit quand il le juge à propos. Tenez, moi qui vous parle, j'ai été guéri, avec l'aide de Dieu, et par ce moyen qui vous répugne, d'un défaut assez grave, la gourmandise.

Je fis un geste de surprise. L'idée de gourmandise s'alliait si mal avec la personne et avec toute la vie de Lancel, que je crus un instant qu'il voulait plaisanter.

Il ne remarqua pas ou ne voulut pas remarquer ma surprise, et continua :

— Autant que je puis m'en souvenir, j'avais dix ou onze ans. Mes parents, qui étaient des vignerons, habitaient à Charmance, dont on voit le clocher d'ici. Charmance, comme Chenac, se divise en deux parties, le haut Charmance et le bas Charmance, qui sont reliés par un escalier en casse-cou comme celui-ci. Je vous montrerai cela.

Le matin même, j'avais été pris en flagrant délit de gourmandise. Ma mère venait de cuire la provision de pain de la semaine ; j'avais, en cachette, entamé une des miches à l'endroit le plus appétissant, et j'avais menti pour me disculper. Mon père m'avait puni sévèrement, et ma mère avait pleuré, sans oser toutefois demander ma grâce ; la punition était trop bien méritée.

Dans le trouble et la honte du moment, j'ai pris toutes sortes de bonnes résolutions. Je désirais vraiment me corriger, ce qui ne m'empêcha pas de succomber, comme toujours, à la première tentation un peu vive.

Un de mes camarades avait apporté dans son panier un petit pot de confitures qu'il eut l'imprudence de me montrer. Pendant toute la durée de la classe, je fus obsédé par le souvenir de ces confitures ; elles étaient si transparentes ! elles devaient avoir un goût si frais et si parfumé ! C'était une rareté pour moi qu'un pot de confitures. Nous n'étions pas assez riches pour qu'on vît sur notre table une friandise aussi luxueuse. J'essayai d'écarter cette idée qui peu à peu, je le sentais, prenait toute la force d'une tentation. Mais rien qu'en fermant les yeux je revoisais le petit pot de verre à facettes, et l'eau me venait à la bouche.

Notre classe du matin, qui durait de huit heures à midi, était coupée, sur les dix heures, par une récréation